

achèverait peut-être sa perte ? Et comment s'assurer de la vérité ? en interrogeant le coupable ? en surprenant sa confusion ? en épiant sa pâleur ? en lui arrachant un aveu ? Mais depuis deux ans cet homme avait vécu avec elle, il était le père de son enfant ; elle ne pouvait l'avilir sans s'avilir elle-même ; l'explication une fois abordée, elle ne pouvait le punir sans se perdre elle-même, ni lui pardonner sans rougir. Lui reprocher son imposture pour se taire ensuite et lui garder le secret, c'était détruire à plaisir la paix de toute sa vie ; faire un éclat et appeler le châtement sur la tête du faussaire, c'était attirer le déshonneur sur la sienne et sur celle de sa fille. La nuit la surprit dans ces affreuses perplexités ; trop faible pour y résister, elle sentit un frisson glacial s'emparer d'elle ; elle se mit au lit ; une fièvre violente se déclara, et pendant plusieurs jours elle fut entre la vie et la mort. Pendant cette maladie, Martin Guerre lui prodigua les soins les plus empressés. Elle en fut vivement touchée, ayant une de ces âmes ardentes qui ressentent le bienfait aussi fortement que l'injure. Quand elle fut un peu remise, et que la raison commença à lui revenir, elle se souvint confusément de tout ce qui s'était passé ; il lui sembla avoir fait un rêve, un rêve horrible. Elle s'informa si Pierre était venu la voir ; Pierre n'avait pas paru dans la maison. Cette conduite de son oncle ne pouvait s'expliquer que par la scène qui avait eu lieu ; alors elle se rappela tout : l'accusation portée par Pierre Guerre, ses propres observations qui l'avaient confirmée, enfin toutes ses douleurs, toutes ses angoisses. Elle s'informa des rumeurs du village, Pierre n'avait pas parlé. Pourquoi ? Avait-il reconnu que ses soupçons étaient injustes ? ou plutôt attendait-il d'autres preuves ? Elle retomba elle-même dans sa cruelle incertitude ; avant de croire au crime ou à l'innocence de Martin, elle résolut de l'observer encore.

Cependant, comment supposer que Dieu eût créé deux visages si semblables, deux êtres en tout si pareils, et que il les eût jetés ensemble dans le monde et sur la même route en quelque sorte, pour abuser et perdre une malheureuse femme ? Une terrible idée lui vint, une idée qui devait se présenter la première dans ce siècle de superstition, c'est que l'ennemi du genre humain, avait pu revêtir la forme humaine et paraître sous les traits d'un mort pour gagner à l'enfer une âme de plus. Sa tête s'exalta sur cette idée ; elle courut à l'église, paya des messes et pria avec ferveur. Elle s'attendait d'un jour à l'autre à voir le démon sortir du corps qu'il avait animé ; ses offrandes, ses prières furent inutiles. Mais le ciel lui envoya une inspiration qu'elle s'étonna de n'avoir pas eue plus tôt. Si c'est le tentateur, se dit-elle, qui a pris la forme de mon époux bien aimé,

comme son pouvoir est sans bornes dans l'empire du mal, il en a revêtu la figure exacte, et aucune différence ne doit se manifester, si légère qu'elle puisse être ; mais, au contraire, si ce n'est qu'un homme qui lui ressemble, Dieu les aura distingués par quelques marques.

Elle se souvenait alors, et si ce souvenir lui avait échappé, c'est qu'avant l'accusation de Pierre elle était demeurée sans défiance, et que depuis cette accusation le désordre de ses idées et la maladie lui avaient presque ôté l'usage de sa raison ; elle se souvint, disons-nous, que son mari avait derrière l'épaule gauche, presque à la naissance du cou, un de ces petits signes presque imperceptibles dont la marque ne s'efface jamais. Mais Martin portait les cheveux très longs, il était difficile de vérifier l'existence de cet indice. Une nuit, pendant qu'il dormait, Bertrande coupa une mèche de ses cheveux à l'endroit où le signe devait être... le signe n'y était pas.

Convaincue enfin de l'imposture, Bertrande eut un moment d'angoisses indicibles. Cet homme que pendant deux ans elle avait respecté et chéri, qu'elle avait reçu dans ses bras comme un époux vivement regretté, c'était un fourbe, un infâme ! .. elle était criminelle sans l'avoir su, sans l'avoir voulu ! .. Sa fille était née d'un commerce illégitime, et le ciel avait dû maudire cette union sacrilège . . Pour comble de malheur, elle portait dans son sein un autre fruit de cette union. La malheureuse voulut mourir ; mais la religion et l'amour de ses enfants la retinrent. Agenouillée devant le berceau de son fils et sa fille, elle demanda pardon au père de l'un pour le père de l'autre. Elle ne pouvait se décider à proclamer elle-même leur infamie.

— Oh ! dit-elle, toi qui n'es plus, et que j'ai aimé, tu sais si un sentiment coupable était jamais entré dans mon âme ! Quand je vis cet homme, je crus te revoir ; quand je fus heureuse je crus te devoir mon bonheur ; c'était encore toi que j'aimais en lui ; et tu n'exiges pas sans doute que, par un éclat funeste, j'attire la honte et le scandale sur mes enfants et sur leur mère !

Elle se releva plus calme ; il lui sembla qu'une inspiration céleste venait de lui tracer son devoir. Se taire et souffrir, telle fut la vie qu'elle adopta, vie d'abnégation et de sacrifices, qu'elle offrit à Dieu comme une expiation de sa faute involontaire. Mais qui peut comprendre les bizarreries du cœur ? Cet homme dont elle aurait dû avoir horreur, cet homme qui l'avait entraînée dans la complicité d'un crime, ce faussaire dévoilé qu'elle aurait dû ne voir qu'avec mépris... elle l'aimait ! .. Une longue habitude, l'autorité qu'il avait prise sur elle, l'amour qu'il lui avait témoigné, enfin mille sympathies dont le cœur seul a le se-